

# Pas fou ... le poète

Autor(en): **Réhaut, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **19 (1951)**

Heft 5

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568844>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## *Pas fou . . . le Poète*

Grand, maigre et pâle . . . . .

Je suis grand, maigre et pâle . . Il y a même quelque chose d'hallucinant et de morbide dans cette grandeur pauvre, cette maigreur exagérée et cette pâleur malade. Chacun de vous me regarde avec étonnement, bien sûr, avec un peu de répulsion également, et beaucoup de pitié! . . . Comme je vous comprends, mes amis! Comment peut-on ne pas s'étonner de voir un grand gars qui ne mesure pas moins d'un mètre quatre-vingt-cinq, aussi anguleux, aussi desséché que je le suis . . . Comment peut-on ne pas considérer avec un dégoût spontané la possibilité d'un regard tendre ou l'hypothèse d'un échange quelconque de caresse avec cette peau tendue au maximum, cette peau qui veut revêtir un assemblage d'ossements ridicules, mais refuse catégoriquement de craquer . . . Quant à la pitié, quoique je la déteste, merci à vous de me l'offrir avec vos yeux, merci; la pitié est «meilleur marché» avec les yeux qu'avec la bourse . . . Grand, maigre et pâle! . . . et laid, laid à faire peur, à faire peur à tous ceux qui ne sont pas laids naturellement; mais avant de faire peur, j'ai fait envie, croyez-le, mes amis . . . mais oui . . . Beau comme un Dieu? Non! Pas tout-à-fait, mais joli garçon, tout-de-même . . . J'étais joli garçon, et ceci, il y a deux mois à peine; mais voilà, il n'aurait pas fallu que je rêve! Car un rêve est à l'origine de tout cela, un rêve merveilleux, un rêve comme on n'en fait que rarement . . .»

Qui est ce grand garçon qui vient nous faire ses confidences, à mon ami Marc et à moi? Connaît-il Marc? Sans doute; on ne vient pas s'installer ainsi à une terrasse de bar, aux côtés de deux garçons, sans se présenter, sans même dire «Bonjour», si l'on ne connaît pas au moins un de ces deux garçons!

Comme je m'apprête à l'interrompre le discours de l'intrus dont les yeux semblent recéler tous les chagrins humains et dont l'aspect maladif à outrance rappelle un personnage de Goya, Marc m'a fait un signe dans lequel je crois deviner ces mots: Tais-toi, il est un peu fou . . écoute-le, laisse-le parler, car il est tout-de-même intéressant.»

Et la confession se poursuit, les paroles succèdent aux paroles; les yeux du gars s'animent pour revivre tout un récent passé; la voix du gars frémit pour conter son rêve comme les cordes d'un violoncelle frémissent pour pleurer une mélodie . . .

Oui . . . Je sais . . . Vous avez pensé!» Ce garçon-là a dû être bien malade!» Mais savez-vous qu'on a souvent l'air de sortir d'une maladie lorsque l'on sort d'un rêve? On est pâle, on est défait, hirsute . . . l'haleine encore chargée de l'amertume du sommeil abandonné, et, tout comme au début d'une convalescence, un peu de fièvre, subsistante qui fait battre le pouls comme le tic-tac d'une pendule remontée par la main d'Edgar Poe . . .

Grand, maigre et pâle . . . oui mais: grandi d'amour, amaigri de sacrifice, et pâli d'aurore . . . Vous voyez chaque jour comme moi mille sortes de gens qui sortent: le fonctionnaire rectiligne qui sort de son bureau . . . La midinette éparpillée qui sort de chez Paquin . . . Le militaire aviné

qui sort de sa caserne... et... et tous... qui, entrent et sortent, et rentrent et sortent, tous...

Mais moi! En voyez-vous également chaque jour des pauvres types comme moi, des pauvres types qui sortent d'un rêve qui leur a tout coûté? L'épicier ne sait pas s'enrichir: il lui faut prendre des leçons avec le professeur Nuit... Oh, la garce! Quels honoraires elle exige!... Voyons, je lui ai donné... Oh, je lui ai tout donné, au fond... tout... sauf l'objet de mon rêve. J'ai commencé par dépenser ma sueur... Quoi? Ne dites pas que la sueur n'est rien, surtout ne dites pas cela! La sueur de l'ouvrier d'usine, peut-être, cette flaque parmi les flaques, qui sert la République, serre l'étau, dessert la Beauté et desserre les boulons de la révolte... Mais la sueur du poète! La sueur du poète, c'est la source! Eh bien, comme elle a bu, la nuit! Elle a bu comme une entraîneuse, comme une grue, comme une... Non, je suis injuste! Elle a bu... comme la terre, comme les blés, comme... comme la nuit, tout simplement...

Et puis... Je lui ai donné... à la nuit, naturellement, je lui ai donné... mes sens... Mais alors, à en crever! Et j'ai joué, j'ai joué! Ah, c'était bon de se répandre tel un torrent déchaîné, un fleuve en crue... car j'étais en crue... ça roulait, ça roulait, ça débordait, ça inondait... ça inondait la nuit... Et elle a tout pris cette traînée, tout pris... comme une goulue... Vous pouvez toujours vous aligner, vous tous avec vos petites pimbèches ou vos jeunes matelots, vous vous offrez une gueule ouverte ou un complément plein d'arrogance, mais pour faire jouer la nuit, c'est un autre genre d'exercice... un exercice pour poète, pour même qui crève de peine...

Je lui ai donné... mon sang, mais là, je n'ai rien à lui reprocher à la nuit, car si elle a gardé la sueur et le sperme, elle a livré le sang à domicile... elle a fait le facteur. Vous voyez cela d'ici? Vous qui visitez chaque matin un stupide chignon, deux yeux bovins et une langue vipérine de concierge emmitouflée dans un rez-de-chaussée pour vous enquêter du courrier qui va vous fatiguer la vue, vous empoisonner la vie, et vous tracasser le coeur?...

Vous voyez cela d'ici? Un petit gars comme tant d'autres... enfin... pas pour moi, mais pour tous ces autres, un petit gars auquel la nuit aura livré un colis pour ses veines, un colis pour sa veine, un colis de sang, de mon sang.

C'est drôle, j'en arrive au point culminant, au point primordial de mon récit; habituellement je raconte tout cela en vrac... (et je raconte tout cela bien souvent) oui, en vrac, comme un étalage de mercière ou une âme de politicien... mais là, ce soir, j'ai l'impression d'avoir écrit puis appris par coeur. Pourtant, je vous jure que je parle spontanément; un coup de chance, simplement... un coup de chance qui a retardé, à seule fin de lui donner une place de vedette dans le programme de mon «Music-Hall de coeur», le moment où je dois vous parler de lui; lui, c'est le destinataire du colis en question.

Lui! C'est... C'est lui, tout bêtement, tout réellement. Il est moyen, presque petit, intelligent, compliqué, morbide, maladif et souple, souple, comme... comme rien! Il est temps que je cesse de m'exprimer au moyen de comparaisons incessantes, car j'ai l'air d'un monsieur qui brode. Et pourtant, c'est vrai qu'il ressemble à un petit faon... puisque je l'ap-

pelais «BAMBI». Voyez, je me suis offert une dernière comparaison, bien malgré moi, mais ne m'en voulez pas: ma comparaison sent bon la forêt et le feuillage!

Bambi! Petit faon, petit enfant! Petit faon qui galopait, petit enfant que je chérissais... Petit faon qui galope toujours dans notre grand Paris auquel tu donnes un faux visage de forêt de Fontainebleau, petit enfant que je chéris peut-être encore, dans notre grand Paris auquel je ne reconnais plus qu'un vrai visage de tombeau depuis le jour où...

Enfin j'ai rêvé de lui parce-que les bars de ma capitale sont des indiscrets. Ainsi, il y a de cela deux mois environ, je prenais un verre à la terrasse du «Roi Noir» avec des amis... Il y avait déjà bien longtemps que lui et moi, que lui ou moi, d'ailleurs c'est exactement la même chose, puisque nous avons défié les mathématiciens en incarnant tous deux la vivante preuve que un plus un, bien loin de faire deux comme à l'école ou au collège, ne font qu'un dès qu'il s'agit du coeur, du corps et de l'âme. Il y avait déjà bien longtemps, dis-je, que nous ne nous voyions plus; et je souffrais, ni plus ni moins qu'à présent. S'il souffrait lui? S'il souffre? Je l'ignore et veux l'ignorer! De toute façon, si j'ai aimé pour deux, je souffre pour deux; alors, qu'importe le reste?

J'étais donc là, béat, assez en verve, ma foi, attablé en bonne compagnie devant quelques «glas» rafraîchissants, lorsqu'il arriva sans crier gare, en compagnie également mais si pâle, si défait, si faible! Gai, malgré tout, très gai, même; ne pensez pas une seule minute que je puisse me leurrer au point de le croire dévoré par les regrets de notre hyménée fugitive! Non! Ma vanité s'en est allée un jour... avec les illusions et les derniers enthousiasmes... Il était seulement pâle, plus pâle que jamais, et semblait fragile comme un petit Saxe.

Il me semble inutile de vous dire quel choc se produisit en moi... Plus un mot ne pouvait s'échapper de mes lèvres, plus un regard, de mes yeux, plus un souffle, de ma poitrine... Il me vit... ou ne me vit pas... Laissez-moi penser qu'on ne m'a pas vu... car... on ne m'a ni salué, ni souri, ni... enfin, rien....

Alors moi, j'ai pensé... j'ai pensé à nous, vous savez, comme dans la chanson d'Edith Piaf, vous savez:

Alors moi j'ai pensé à nous  
Aux p'tit's histor's de rien du tout,  
Aux chos' qui prenn' des proportions  
Rien qu'dans notre imagination...

Cette chanson-là s'appelle «La petite Marie». La petite Marie qui est morte le matin où le compositeur a décidé qu'elle mourrait, pour que les amoureux vivent et... les compositeurs également, ne serait-ce que pour écrire des chansons aussi jolies que celle-ci...»

Je ne puis m'empêcher de couper la parole à notre bizarre interlocuteur, et c'est dans un élan sincère d'admiration que je m'écrie:

— Comme vous chantez bien! Comme c'est bouleversant!

— Je ne chante pas, me répond-il; je pleure...

— C'est l'explication la plus claire de ces mots du Grand Verlaine: Les sanglots longs des violons de l'automne... Bravo! Il est des pleurs qui sont des harmonies.

— Merci, monsieur; je vous disais que soudain j'ai pensé à nous, à lui et à moi, à ce que ces deux mots fusés, fondus, avaient représenté en heures-joie, en heures-amour, en heures sans montre et sans heure, et à ce que ces deux mots dissociés, séparés, meurtris, représentaient à présent: pas même un signe de la main en guise de «Bonjour». Mais il était si pâle, si fragile! Je ne pensais qu'à cela; et mes amis riaient à ma table, me tapaient amicalement sur l'épaule:

— Allons! Réveille-toi! Reviens!

— Vous voyez bien qu'il est à mille lieues d'ici!

— Que se passe-t-il?

Je ne répondais rien, je ne pouvais rien répondre! Evidemment j'entendais leurs propos, leurs pochades, dirais-je, car mes amis sont tous des intellectuels et des humoristes charmants... L'un parlait d'un pétale d'orchidée que lui avait offert une authentique princesse; l'autre racontait une histoire de vieux général russe qui semblait passionner ma grande amie Katia.

Evidemment j'entendais tout cela... mais j'étais autre part...

Il se faisait tard; rendez-vous projetés, «Au revoir» prononcés, poignées de mains échangées, je regagnai mon domicile.

La fatigue aidant, je m'endormis bientôt et entrai dans la féerie du rêve... Il était encore là, à cette terrasse de bar, toujours pâle, fragile, triste, et, seul mon rêve sait pourquoi, moi pas, il avait besoin de moi pour retrouver une santé momentanément perdue, un sourire momentanément éteint, un regard momentanément mort...

Comme j'étais malheureux dans mon rêve! Je le suppliais de me dire ce qu'il fallait faire pour lui venir en aide, mais il ne répondait rien; il me regardait seulement, mais avec tant de supplication, d'imploration dans les yeux!

Alors, et c'est là qu'interviennent les dons que je fis à la nuit, à cette nuit-là, les honoraires dont j'ai parlé tout-à-l'heure, alors, dis-je, je lui offrais mon sang, mon amour, ma vie, mes rires, mes larmes... Je priais le Seigneur de me guider, de me conseiller, et la voix du Ciel me criait immuablement: «Donne, donne toujours, donne-lui tout!»

Ah, ce rêve! Ce rêve qui débutait comme un cauchemar et se terminait en une orgie de sang, de chair, de sourires, de pleurs! Une orgie de rêve, en un mot...

Il avait à nouveau sa bonne mine et son teint frais...

Il avait à nouveau toute la Méditerranée dans ses yeux...

Il avait à nouveau envie de mordre dans la vie comme dans un beau fruit mûr, de sauter, de bondir, comme un vrai petit Bambi qui n'aurait jamais quitté ses bois...

Il avait à nouveau envie d'aimer...

Et moi, je laissais couler mon sang dans ses veines, ma vie dans sa vie, ma chair dans sa chair, mon âme dans son âme.

Il me disait de temps en temps: «Cesse, mais cesse donc, tu vas mourir, je n'en désire pas tant!» Mais je donnais, je donnais, je LUI donnais... et je me sentais mourir doucement, sereinement... pour qu'il vive, pour qu'il soit fort, heureux, solide...

A ce moment précis, le réveil de ma chambre hurla comme seuls les réveils savent hurler, interrompant là mon rêve et mon agonie. Je désertai

mon lit, épuisé, nerveux, tourmenté... Dès que je me contemplai dans le miroir de ma chambre, je compris tout le drame. Le Seigneur m'avait exaucé et la nuit avait accompli son oeuvre...

Je me retrouvai au matin, tel que vous me voyez ce soir, tel que je suis depuis ce rêve merveilleux: pâle, moribond, spectral... Mais vous ne pourrez douter de l'effet direct de la volonté poussée à son paroxysme, vous ne pourrez plus jamais nier cette force occulte de la puissance fluïdique d'un être, si je vous dis que mon petit faon, mon petit enfant, possède depuis ce jour le teint le plus frais et le plus satiné qui soit au monde: il semble quiet, serein, allègre, même, tout comme s'il venait de vivre un séjour de deux mois en une verte campagne.

Bien sûr, il est toujours un peu mince, un peu chétif, bien sûr, il y a toujours quelque chose de morbide en lui, qui émane de tout son être, bien sûr il ne me voit toujours pas lorsqu'il passe auprès de moi, mais je sais à présent que mon songe n'a pas été seulement un songe, je sais que mon amour fut le sérum divin qui lui rendit la santé, je sais que mes vœux se sont réalisés pour son équilibre et sa joie de vivre, et pour tout cela je remercie mon rêve et la nuit... Lorsqu'un demi-fou dans mon genre vous contera des événements qui vous sembleront extraordinaires, ne dites plus jamais: «Il rêve! Le pauvre garçon a perdu la notion des réalités!», plus jamais, ce serait une erreur... et croyez-moi, il faut aimer le rêve... moi j'en meurs... N'est-ce pas magnifique, alors que tant de gens trouvent la mort sous les pneus d'un taxi, d'autres dans les souffrances les plus atroces, d'autres encore, plus simplistes, dans la surprise d'une embolie, n'est-ce pas magnifique de s'éteindre lentement, progressivement, comme un rêve et pour un rêve?...

Le drôle de gars grand, maigre et pâle, s'est enfui, nous laissant, Marc et moi, un peu interdits. Marc sourit ironiquement:

Pauvre type! De plus en plus fou!

— Incontestablement, c'est un cas, mais es-tu certain qu'il soit réellement dément?

— Absolument! Tiens, tu vois le garçon qui passe, là-bas?

— Oui, je le connais; c'est Xavier M... n'est-ce pas? Il semble en pleine forme et en parfaite santé!

— Pourquoi dis-tu cela?

— Parce-que je l'ai connu tellement plus terne, plus pâlot... Il y a seulement quelques mois, je t'assure qu'il m'inquiétait...

— Tu le connais bien?...

— Oh, bien, c'est beaucoup dire! Disons que je le connais un peu sans plus...

— Tu ne sais donc pas que le Bambi dont t'a parlé l'illuminé de tout-à-l'heure, c'est ce Monsieur Xavier M...?

— Pas possible!

— Pas possible, mais vrai, pourtant; des yeux de faon, peut-être, mais une âme de...

— Chut! Marc! N'en dis rien... Il a inspiré un grand, un magnifique amour... dans tous les cas...

— Eh bien? quoi?



- Pas si fou que cela, le monsieur qui a rêvé . . pas si fou que cela!
- Qui?
- Le poète! . . . .

*Claude Réhaut.*

---

## SEXE

### *Vie Moderne et Spiritualité*

*(suite)*

Les rapports ne devinrent pas seulement impossibles, mais toute tentative les laissait dans un état d'épuisement mental et physique complet. Pour comprendre leurs réactions, nous devons imaginer ce qu'il adviendrait d'un homme parfaitement hétérosexuel qui serait contraint de s'adonner à des relations homosexuelles. Les effets en seraient sans doute analogues. Plusieurs des intéressés que j'ai connus essayèrent divers traitements, mais tous échouèrent. Il est donc rassurant de savoir que, parmi les psychanalystes les plus avancés, «il y a maintenant une tendance à reconnaître que lorsqu'un état d'inversion est fixé, il est inutile de chercher dans la psychanalyse un moyen de changer l'inclination sexuelle»<sup>1</sup>. Havelock Ellis en tire la conclusion inévitable qu'il n'y a «pas non plus de quoi se féliciter lorsqu'on a rendu un inverti capable de procréation»<sup>2</sup>. Et cela au point de vue de l'inverti lui-même comme des enfants qu'il peut avoir, car ils auraient été conçus à contre-cœur au prix d'un immense effort mental et physique. Le mariage «en tant que méthode de traitement doit certainement être rejeté, absolument et sans condition». «On peut poser en règle générale qu'il n'est pas désirable qu'une personne constitutionnellement prédisposée à l'homosexualité se reproduise.»<sup>3</sup>.

Aujourd'hui, la connaissance de la véritable inversion fait des progrès tant parmi les médecins que parmi les juristes; et les voix se font également de plus en plus nombreuses qui s'élèvent contre un état de choses où la loi et les conventions taxent l'homosexualité de crime. «Le courant d'opinion est de plus en plus fort parmi les médecins et les juristes», écrit Leo Paget, avocat et auteur de plusieurs ouvrages importants de criminologie et de droit pénal, «qui porte à penser qu'en mettant les choses au pire, l'homosexualité n'est pas plus antisociale que beaucoup d'autres actes qui ne sont pas contraires à la loi . . . De très forts arguments sont avancés par beaucoup en vue de modifier le droit pénal actuel.» Il y a un manque de logique dans l'attitude actuelle selon laquelle est un délit punissable d'une longue peine d'emprisonnement chez un sexe, ce qui, chez l'autre sexe» (c'est-à-dire chez les femmes homosexuelles) «est parfaitement légal . . . Le droit actuel et la façon dont il est appliqué n'empêchent aucunement l'homosexualité, mais offrent davantage d'occasions de commettre un délit beaucoup plus grave, celui de chantage. Le délit d'homosexualité est probablement la cause de plus de chantages *que tous les autres délits ensemble.*» Ainsi, nous voyons que notre aveuglement social et légal est non seulement incapable d'extirper ce qu'il considère comme un délit et responsable de la souffrance possible et effective d'innombrables gens, mais encore aide et favorise la catégorie la plus méprisable de délinquants.

<sup>1</sup> Cf. Havelock Ellis *Psychology of Sex*, p. 213.

<sup>2</sup> Cf. *Ibid.*, p. 214.

<sup>3</sup> Cf. *Ibid.*, p. 215.